

« Il faudrait pour convertir les Sauvages les familiariser parmi nous... Il faudra donc les fixer et les porter à défricher et cultiver les terres, à travailler les différents métiers, comme les Français, après cela, peu à peu, on les civilisera entre eux et avec nous... (1).

« Les premiers missionnaires, remarque fort judicieusement à ce sujet l'abbé Ferland, se flattèrent d'amener les Sauvages à la civilisation, et par là, au christianisme; plus tard, ils reconnurent que ces enfants de la forêt accoutumés à la liberté la plus absolue, ne pourraient jamais être asservis à la gêne qu'impose la vie civilisée. Vainement a-t-on essayé d'établir parmi eux l'agriculture avec son travail assidu, avec ses instruments de labourage, avec ses habitudes d'ordre, d'économie et d'assiduité. Les femmes sauvages consentaient à cultiver quelques petits champs de blé-d'Inde et de fèves; mais il ne fallait pas songer à en obtenir davantage. Quant aux hommes, ils dédaignaient ce travail, et le regardaient comme étant au-dessous de leur dignité. Apportant, en venant au monde, l'instinct de l'indépendance, accoutumé dès l'enfance à poursuivre au milieu des bois l'ours, l'orignal, le chevreuil, à faire glisser son léger canot sur les eaux des lacs et des rivières, à transporter sa demeure d'un lieu à un autre suivant le caprice du moment, comment le sauvage aurait-il pu demeurer courbé sur la glèbe, retournant un pénible sillon, et parcourant sans cesse l'étroite enceinte du même champ? Dans sa vie errante, libre de toute inquiétude pour le lendemain, pouvait-il se soumettre à l'existence de l'homme civilisé, toute pleine de sollicitudes, de calculs, d'appréhensions? Bien des fois depuis, dans la vue de les former pour le saint ministère, on a essayé de faire faire un cours d'études à de jeunes étudiants sauvages doués d'heureuses dispositions, et jamais l'on n'a réussi; à peine avaient-ils subi une ou deux années de captivité au collège, que, poussés par un mouvement irrésistible, ils jetaient bas les habits de l'étudiant, endossaient le capot du chasseur, et s'élançaient ivres de joie, vers les sentiers de la forêt. »

(A suivre.)

L'ABBÉ H. R. CASGRAIN.

(1) *Etablissement de la Foi*, Vol. 1 p. 264.